

Jean-Luc-Marie FØRSTER

Jean-Luc-Marie FØRSTER est dominicain et bibliste. À l'occasion de l'année saint Paul, il s'est penché sur la vie des premières communautés chrétiennes et évoque pour L&V les divisions réelles qui les traversent.

La difficile unité de la communauté chrétienne des origines

L'unité de la communauté chrétienne naissante est un thème récurrent du Nouveau Testament. On connaît la prière de Jésus : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes uns : moi en eux et toi en moi ; afin qu'ils soient parfaits dans l'unité » (Jn 17, 22-23) ; on sait le souffle des envolées ardentes de Paul : « Vous avez revêtu le Christ : il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 27-28) ; et on est toujours impressionné par les descriptions répétées et édifiantes de Luc dans les Actes des Apôtres : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4, 32). Tout cela contribue à dresser un portrait idéalisé de la première communauté chrétienne, ou plutôt des premières communautés chrétiennes.

Des exhortations comme du tableau des réalisations concrètes, il semble se dégager une sorte d'unité des origines, une unité primordiale qui serait un peu le modèle de toute communauté chrétienne ultérieure. Mais tout cela ne saurait cacher les divisions, les crises et même tout simplement d'abord, sans aucune connotation négative, bien au contraire, la diversité des courants divers, des communautés diverses et des missions variées qui composent le christianisme des origines. Au commencement est la Parole, et la Parole est multiple en ces interprétations. Le christianisme est donc pluriel dans son émergence : ce sera le lieu de tensions parfois très fortes, certes, mais aussi l'expression d'une quête d'unité qui ne peut se faire qu'à partir de la diversité. Ce n'est donc pas l'unité exemplaire des origines qui se serait fragilisée au long des siècles, mais c'est la diversité qui est première, creuset d'une unité en voie d'accomplissement dans la seule personne du Christ, Parole faite chair, et pas ailleurs.

Il faut commencer par évoquer la rupture originelle de la communauté chrétienne avec le judaïsme : c'est un déchirement qui est à la source d'une aspiration à l'unité universelle. Cette division marquera inévitablement le christianisme naissant : d'une part un courant qui sera rapidement majoritairement pagano-chrétien et un courant dont l'origine sera la

synagogue et le temple, ce que l'on désigne du terme de judéo-christianisme. Tout cela n'est d'ailleurs qu'une simplification des choses, car le judaïsme lui-même n'est déjà pas unifié, réparti entre juifs de Palestine et juifs hellénistes de la diaspora ; la diversité, elle est déjà dans la langue parlée : grec ou araméen ; la diversité, elle est inscrite dans la géographie. D'où évidemment autant de courants différents dans le christianisme naissant, dont Etienne, Paul et les premiers disciples comme Pierre, Jacques et Jean seront les figures emblématiques.

Si les judéo-chrétiens désignent tous les chrétiens d'origine juive, aussi bien ceux de la Diaspora que ceux de Palestine, on doit sans doute nuancer les positions doctrinales des uns et des autres. L'interprétation de la Parole et de la vie de Jésus, constitutive du christianisme, est diversité. Comme le montre l'exemple d'Etienne, juif helléniste de la diaspora, cette tendance est moins attachée à la Loi et à ses observances et sans doute moins jalouse des prérogatives d'Israël que ceux qui sont d'origine palestinienne. Leur liberté est par exemple plus grande vis-à-vis du Temple, alors que ceux de Jérusalem, rassemblés autour des disciples et ayant reçu le baptême, fréquentent le Temple, célèbrent les fêtes, observent le Sabbat et font circoncire leurs enfants. C'est cette communauté des origines que décrivent les Actes des Apôtres (Ac 2, 42).

Parmi ces judéo-chrétiens d'origine palestinienne, appelés encore « Hébreux », il faudrait sans doute distinguer ceux que l'on appellera du nom de « judaïsants », qui ne se contentent pas de rester fermement attachés à la Loi mais prétendent l'imposer aux chrétiens issus du paganisme. Quand Paul parle de ses « adversaires » ou de « faux-frères » dans la *Lettre aux Galates*, c'est d'eux qu'il parle. Ils représentent le groupe le plus dur de l'Assemblée de Jérusalem, mais assez vite, ils se sépareront de la communion de l'Eglise en s'enfermant dans une dissidence caractérisée par une orthodoxie que Paul aurait sans doute revendiquée avant son illumination du chemin de Damas ! Ce qui est en jeu dans ce courant judéo-chrétien, c'est de savoir si la pratique de la Loi est une condition indispensable au salut des païens : faut-il admettre les païens à un rang d'égalité avec les juifs ? Faut-il leur imposer la circoncision et la Loi ? Pierre devra faire admettre cela à la communauté de Jérusalem après avoir baptisé Corneille et sa maison.

Paul, pourtant issu de ce courant, répondra sans nuance par la négative et se fera l'apôtre des Nations, entendons des pagano-chrétiens. C'est Barnabé qui ira chercher Paul à Tarse pour l'amener à Antioche. Formé à Jérusalem, et donc dans une communauté plus attachée à la lettre de la Loi, il anime la communauté chrétienne d'Antioche, plus ouverte à l'idée d'universalité et plus accueillante aux païens. Mais c'est évidemment là, à Antioche, dans ce creuset de la nouveauté d'une voie qui se cherche, que les deux factions de la communauté chrétienne primitive vont se heurter. C'est ce que l'on appelle l'incident d'Antioche, évoqué par Paul dans la lettre aux Galates : les judéo-chrétiens doivent-ils observer strictement la Loi dans les repas communautaires pris avec les païens convertis ?

L'Assemblée de Jérusalem tentera de ne pas envenimer la fracture : il est convenu que Barnabé et Paul prêcheraient aux Païens, mais Jacques, tout en admettant la légitimité de la conversion des païens, fait une concession aux judéo-chrétiens en demandant aux païens convertis de s'abstenir « des souillures des idoles, de la fornication, de la viande étouffée et du sang ». La position de Paul restera cependant ferme : « Loin de nous soumettre à eux, déclare St. Paul, nous ne leur cédâmes pas un instant » (Gal 11, 5).

Pour Paul, il ne peut y avoir de communauté divisée ! S'il y a un Dieu unique, il faut qu'il y ait unité de la communauté. C'est le point de départ du conflit que Paul devra affronter tout au long de son ministère avec des gens du parti judéo-chrétien le plus dur qui veulent imposer aux païens la Loi et la circoncision. C'est ce qui l'amènera à toujours revenir à cette expérience fondatrice du chemin de Damas : il a reçu l'Évangile qu'il prêche comme un don par révélation (Ga 3, 13) et en cela il ne doit rien à ses prédécesseurs que sont les apôtres de Jérusalem. En cela, il se distingue clairement des positions judéo-chrétiennes et légitime sa propre position. Mais en parlant de « prédécesseurs », il s'inscrit délibérément dans une histoire et cherche à maintenir l'unité de la communion chrétienne. La collecte pour l'Église de Jérusalem sera la traduction concrète de ce souci d'unité. De même lorsqu'il parle de « sa vocation » sur le chemin de Damas, c'est le vocabulaire des prophètes ouverts à l'universalité qu'il utilise (Jr 1, 5 ; Is 49,5) : il se situe dans la droite ligne des prophètes d'Israël.

Cette quête de l'unité restera plurielle. Le judéo-christianisme disparaît quand la rupture avec le judaïsme se fait plus radicale au lendemain de la guerre juive de 70 ; son aile la plus dure s'étiolera en plusieurs sectes, comme les ébionites par exemple. La communauté chrétienne sera alors majoritairement pagano-chrétienne, mais toujours en quête d'une unité toujours à recevoir de son Seigneur.

L'unité est sans doute un rêve permanent des églises chrétiennes. Mais ne sont-elles pas icônes de cette « Galilée des nations » où tout commença un jour du temps au bord d'un lac ? Dans leur pèlerinage terrestre, la diversité est à jamais leur lot – *comme une chance* – la recherche de l'unité leur espérance – *comme une joie* – la fraternité évangélique leur voie – *comme une urgence de l'humanité*.

Jean-Luc-M. FÖRSTER